

CHAPITRE XI

Urban et Janssen s'éjourner à Vivi. — Janssen, chef d'Issanghila, — Confection d'un drapeau belge. — Une traversée de l'*Espérance*. — Mayanga-Nord-Station. — La « question des porcs ». — Une chasse à l'hippopotame. — Le drapeau du Comité d'études à Ngoyo. — Manyanga-Sud.

EN relatant les derniers moments de Paul Nève, nous avons signalé la présence au Congo des sous-lieutenants Eugène Janssen et Frédéric Orban.

Ces jeunes officiers, camarades de promotion à l'école de la Cambre, désireux d'imiter les courageux compatriotes qui les avaient devancés, s'étaient volontairement enrôlés sous le drapeau du Comité d'études.

Le 17 février 1881, ils avaient quitté Bruxelles et s'étaient rendus par

Ostende-Douvres au port de Liverpool. Là, ils s'étaient embarqués le 19 du même mois sur le steamer *Benguela*, qui les avait conduits le 6 avril suivant dans la crique de Banana.

Pendant la traversée, Orban avait payé à l'Océan le tribut désagréable qu'il impose le plus souvent aux passagers novices; Janssen, contribuable récalcitrant du royaume des eaux, avait littéralement refusé de donner à la mer, malgré ses furies soudaines et ses heures de rage écumante, le moindre acompte sur l'impôt habituel.

Débarqués à Banana, les voyageurs reçurent à la factorerie hollandaise l'hospitalité réservée aux agents du Comité.

Orban, non encore remis des secousses de la navigation océanique, subissait le jour de son arrivée et le lendemain, deux accès de fièvre... Triste accueil du climat africain.

Janssen opposa aux intempéries du ciel de Banana l'opiniâtre résistance qu'il avait montrée aux flots irrités de l'Océan. Sa halte forcée à Banana lui permit de se lier d'amitié avec des compagnons de traversée, rencontrés à bord du *Benguela*, le docteur Lucan, le missionnaire Hogois, tous deux français et résidant à Landana.

En outre, l'Allemand Lindner, agent du Comité international, arrivait en même temps à Banana, ramenant de Zanzibar les soixante-douze hommes destinés à grossir l'escorte de Stanley et Braconnier, comme cela a été dit dans un chapitre précédent.

Le 9 avril, à cinq heures du matin, Janssen, Orban, le docteur Lucan, le père Hogois et l'Allemand Lindner prenaient passage à bord de la *Belgique*, steamer remorquant des allèges où était le détachement des Zanzibarites.

A six heures du soir, ces nombreux voyageurs stoppaient devant Boma; les deux passagers étrangers à la Société internationale prenaient congé de leurs nouveaux amis; les pionniers divers du Comité d'études passaient tant bien que mal la nuit dans les embarcations et repartaient le lendemain de fort bonne heure, pour s'arrêter vers trois heures de relevée en vue de Vivi.

La *Belgique* accosta au pied de la colline de Vivi, au fond d'une petite crique appelée *Belgique Creek*; là, les passagers mirent pied à terre et s'engagèrent à travers des broussailles chétives, sur un sol montant et raboteux, composé d'une marne rouge mélangée à des cailloux roulants.

A mesure qu'ils gravissaient la hauteur, ils rencontraient des groupes de huttes habitées par des Kabindas et des Krouboys. Au détour d'un fourré, à la lisière d'une clairière circulaire autour de laquelle étaient dissémi-

nées des cases, les marcheurs purent se croire devant une foire africaine.

Un grand nombre de naturels, mêlés aux Krouboys et aux Kabindas, fêtaient l'arrivée des Zanzibarites. Le spectacle était bruyant et animé; le vin de malafou coulait à pleins bords.

Mais le soleil brûlant, transformant en supplice tous les agréments entrevus au cours de l'ascension, n'engageait pas les Européens à s'attarder sur les flancs de la colline.



LE LIEUTENANT JANSSEN.

Au sommet, les constructions blanches de la station, hardiment campées sur l'escarpement qui paraissait inaccessible, donnaient l'idée d'un castel des bords du Rhin, blanchi à la chaux par un caprice de propriétaire, castel équivoque comme le serait le repaire de quelque pirate guettant une proie.

Enfin on atteignit ce prétendu nid de pirates, qui fut un Éden véritable pour les voyageurs harassés.

Janssen et Orbàn y rencontrèrent Valcke, un compatriote, un soldat déjà

familiarisé aux dangers du climat, aux fatigues et aux aventures de découverte en Afrique centrale.

Le chef de la station était encore M. Sparhawk.

Les nouveaux venus devaient séjourner quelque temps dans le premier établissement hospitalier créé par le Comité. Ce séjour constituait la période d'acclimatement. Janssen et Orban la subirent; le premier, à part les inévitables accès de fièvre du début, jouissait d'une santé parfaite et se montrait impatient d'agir, de se rendre utile à l'œuvre africaine; le second, en proie à la maladie, s'obstinait, malgré les conseils de quelques-uns l'engageant à retourner en Europe, à rester, attendant avec le retour de la santé et des forces l'heure de se dévouer à l'accomplissement de sa mission.

Le plateau de Vivi n'est cependant pas insalubre. Élevé de trois cent soixante-dix pieds au-dessus du niveau de la mer, et de deux cent soixante-cinq au-dessus du Congo, il est situé au fond d'une courbe du fleuve qui enveloppe la Mission baptiste d'Underhill et la station commerciale d'Angu. Il est entouré de tous les côtés par de hautes collines qui forment comme un immense amphithéâtre, et a l'air d'être au milieu d'un lac.

La vue s'étend de là sur le large bassin du fleuve, qui reflète dans ses eaux claires des escarpements d'ocre rouge cru et quelques massifs d'arbres gigantesques projetant une ombre foncée. Le paysage rachète sa sévérité par une grandeur étrange, par un charme sauvage dont l'esprit reste frappé.

Sur le versant occidental de la colline, un ruisseau, qui fournit une eau cristalline pour les besoins de la colonie, descend en cascades limpides du haut d'un morne couvert de végétation luxuriante.

Les bâtiments de la station sont entourés de jardins plantés de bananiers et de toutes sortes d'arbres fruitiers. Au-dessus, se perdant à l'horizon, s'élèvent en gradins les énormes blocs de rochers bleus que nous avons comparés à des ruines druidiques.

La construction principale, dite « maison de Stanley », sert d'habitation aux agents supérieurs du Comité. Le rez-de-chaussée est occupé par un vaste salon entouré de rayons chargés de livres, d'albums et de liasses de papiers et journaux; puis viennent une pharmacie, un appartement destiné au futur docteur de l'expédition, une pièce où sont réunies toutes sortes d'armes et d'instruments, et qui est à la fois un laboratoire et un arsenal. Au-dessus, sont les chambres à coucher.

La vie dans cette habitation construite à claire-voie, selon les nécessités des pays tropicaux, n'est pas aussi primitive qu'on pourrait le croire.

La chère, si elle n'est pas aussi raffinée qu'en Europe, est abondante et confortable.

Dès le matin, Janssen, toujours doué d'un excellent appétit, était discrètement éveillé par un serviteur zanzibarite porteur d'un plateau sur lequel étaient du café, du lait, des sardines, du jambon, ou quelque aliment analogue, sans oublier le pain, le beurre de conserve et... la marmelade de banane.

Cette collation absorbée, Janssen rendait visite à ses compatriotes, et, suivant leur santé, on allait faire une excursion, dessiner ou chasser dans les parages de la station.

A midi, toute la colonie des blancs se réunissait pour le déjeuner.

La table était servie dans la vaste salle à manger ouverte de trois côtés, à peu près en plein air par conséquent.

Le repas se composait habituellement d'une soupe, de poisson conservé, de poulets, viandes rôties, légumes et dessert. Ce n'était pas trop mal, à soixante lieues dans l'intérieur de l'Afrique et à treize cents lieues du pays natal, écrivait à ce sujet le sous-lieutenant Janssen. Nos lecteurs seront de cet avis, surtout lorsqu'ils sauront que le menu était arrosé de vin de Lisbonne ou de Bordeaux.

Une sieste, indispensable sous ces latitudes, durait ensuite jusque vers quatre heures; alors les travaux reprenaient pour la colonie. C'était le moment de la plus grande activité. Jusqu'à la nuit close on entendait les marteaux des charpentiers, les chants gutturaux des Krouboys déchargeant des bateaux et transportant des marchandises, les cris des naturels colportant leurs produits et les échangeant contre des vêtements, des verroteries, de la quincaillerie, tout le bruissement qui s'élève des foules affairées, jusqu'au signal de la fin des travaux, donné à sons de cloche sur l'ordre du chef.

Alors les feux s'allumaient, deçà et delà, sur le plateau, sur les versants de la colline. Zanzibarites, Krouboys, Kroomen, Kabindas, naturels, cuisaient leurs aliments sur des foyers improvisés, à la lueur desquels se mêlaient les éclats fuligineux des lampes ou des torches de résine.

Chacun soupait les blancs dans la salle à manger, les noirs sous la voûte céleste constellée d'étoiles.

Pour les Européens, le repas du soir est l'occasion de douces causeries, de souvenirs de la patrie lointaine. La politique, les journaux, les théâtres, les relations du monde, les réminiscences communes, les amis absents, les perspectives d'avenir, fournissent des thèmes inépuisables aux conversations graves ou légères qui laissent les heures s'envoler rapidement.

Janssen et Orban entourent Valcke; ils exigent de lui la narration des péripéties multiples qui ont marqué ses étapes vers le centre africain. Des discussions relatives à l'exploration de l'Afrique, à l'intérêt qui s'y rattache au point de vue de la colonisation européenne, se prolongent bien avant dans la nuit. On parle de Stanley : où est-il ? que fait-il ? quelles missions confiera-t-il aux nouveaux pionniers ?

Enfin, mille et mille questions, des propos sans fin, des entretiens à bâtons rompus sur des sujets infinis, jusqu'à ce que le sommeil vienne surprendre les causeurs et les oblige à se retirer. Alors, Vivi s'endort ; la Croix du sud étale ses diamants dans le plus beau ciel du monde ; le silence n'est interrompu que par le chant monotone de quelque oiseau de nuit, ou par le glapisement des coyottes qui chassent à courre sur le versant des collines, dans la profondeur des vallées.

Cette existence a ses attrait, sans doute ; mais Orban et Janssen avaient hâte de signaler par de réels services leur présence sur les bords du Congo. L'inaction leur devenait insupportable ; ils invoquèrent la distraction laborieuse de la chasse. Un chien de race, amené par Janssen et baptisé en Belgique du nom prédestiné de « Congo », s'évertuait à traîner aux pieds de son jeune maître les aigles altiers ou les tourterelles paisibles, victimes de l'habileté des tireurs.

Le jour de Pâques arriva (17 avril), amenant un extra au menu habituel du déjeuner des blancs : un petit cochon de lait rôti, qui souleva l'indignation des serviteurs zanzibarites, sectaires de Mahomet, indignation vite apaisée.

Après le dîner, sur les eaux du fleuve, les habitants de Vivi, inoccupés ce jour-là, distinguèrent au loin un point noir d'abord, puis ce point, grossissant insensiblement, dessina un petit navire.

Les noirs poussèrent des hourras et dégringolèrent la colline pour attendre le steamer. Les blancs saisirent les télescopes, pour suivre du regard les ondulations du bateau.

L'œil exercé de Sparhawk reconnut « *l'Espérance* »...

Janssen et Orban tressaillent ; ils vont recevoir leurs premières lettres. C'est le courrier de Banana.

Ils gravissent l'escarpement regardant le fleuve, et attendent impatiemment les porteurs.

L'Espérance a stoppé dans Belgique Creek ; sur l'arrière du gracieux steamer les pavillons belge et du Comité d'études marient harmonieusement leurs couleurs éclatantes.

Un Krouboy agile a saisi le paquet des postes; il monte à pas comptés la colline, augmentant ainsi l'anxiété des deux officiers.

Enfin il arrive sur le plateau. Le chef de station ouvre le paquet. Des lettres diverses sont remises à Janssen et à Orban. Le premier décachette vivement une d'entre elles; elle est timbrée d'Anvers; sa suscription est écrite de la main du père du sous-lieutenant.

Une heure après, en réponse aux nouvelles reçues, Eugène Janssen écrivait à son père :



LE LIEUTENANT ORBAN.

« Vous jugez mon bonheur de recevoir vos lettres; je n'ai pu résister, après les avoir lues et relues, à vous écrire, pour que le bonheur dure plus longtemps encore.

« D'après les ordres de Bruxelles, Orban et moi nous devrions accompagner M. Lindner qui va rejoindre M. Stanley; mais d'un autre côté M. Sparhawk croit bien faire en nous gardant ici (ce qui est très ennuyeux).

Il dit qu'il n'a pas d'ordres de M. Stanley à notre égard, et qu'il en attendra pour nous envoyer.

« Je suis donc *condamné* (sic) à rester à Vivi quatre ou cinq mois à ne rien faire; je préférerais de beaucoup partir vers l'intérieur. »

Cette même lettre annonçait le départ de Lindner et celui de Valcke pour Issanghila.

L'impatience fébrile d'un homme brûlant du désir d'agir perçait entre les lignes de cette lettre. L'inaction pesait à Janssen; l'oisiveté aigrissait ce jeune officier que caractérisent, ces deux seuls mots: *extrêmement sympathique*, dits par tous ceux qui l'ont connu.

Enfin le 8 juin, Stanley donne signe de vie; ses instructions parviennent à Vivi; Janssen est désigné pour conduire à Issanghila un convoi de vingt et un Zanzibarites, portant chacun trente kilogrammes de chaux destinée aux constructions à effectuer dans cette station. Aller à Issanghila et retourner à Vivi, neuf jours de voyage, sans événements saillants, étape que le sous-lieutenant accomplit à dos de mulet. N'eussent été les légions d'insectes, les coups de reins et les cabrioles facétieuses de sa monture, la rareté des vivres, l'inconvénient de ne pas rencontrer d'hôtels meublés sur la route et de devoir coucher à la belle étoile, Janssen eût pu se croire en pays aussi civilisé que la Calabre, avec les brigands en moins.

Le 20 juin, Janssen partait définitivement de Vivi pour Issanghila, ne regrettant pas le bien-être relatif de ce séjour, mais triste d'y laisser Orban non encore délivré de ses accès de fièvre.

Cette fois, Janssen était nommé chef de la station d'Issanghila; en même temps que sa nomination, il recevait les plans des bâtiments à construire dans cette localité.

Obligé de franchir à pied la distance qui sépare les deux stations, il arriva au poste qu'il allait commander, le 25 au soir, la veille du jour où l'infortuné Nève rendait le dernier soupir.

De cruelles circonstances présidèrent, en conséquence, à ses occupations premières de chef d'Issanghila.

Deux charpentiers venus avec lui durent d'abord fabriquer un cercueil avec les planches de l'embarcation qui avait amené l'ingénieur, puis eurent lieu les funérailles.

Le soir du 26 juin, au retour de cette cérémonie funèbre, Janssen, retiré sous sa tente, écrivit sur une table improvisée à la hâte, quatre piquets de de bois surmontés d'un couvercle de caisse, les détails de la mort de son compatriote tels que nous avons pu les reproduire dans notre ouvrage.

L'aquilon soufflait avec furie; à chaque instant la tente menaçait d'être

enlevée; la table à écrire tremblait à l'unisson des parois fragiles de la demeure; Congo, tapi sous le pseudo-bureau, aux pieds de son maître, grognait contre la tempête, puis, chavirant la planche qui l'abritait, il s'élança pour courir, en poussant des aboiements sonores, après des nègres frileux regagnant en toute hâte leurs chimbecks.

Impossible dans une telle occurrence de continuer à écrire. Janssen sortit de sa tente pour errer au milieu des huttes fraîchement construites par les Zanzibarites.

Le camp avait été établi, non pas sur la hauteur même où devaient s'élever les bâtiments de la station d'Issanghila, mais à l'entrée d'un village : Zarakabanzi, situé au bas de la montagne.

Les Zanzibarites procédaient à leur repas du soir; ils mangeaient groupés par cinq ou six autour d'un grand plat de riz. Leur pantomime était fort originale : ils plongeaient leur main droite, soigneusement lavée auparavant, dans le plat, en retiraient une poignée de riz, la pétrissaient en forme de boule et l'enfonçaient ensuite dans leur bouche. Leur part de nourriture (une livre et demie de riz par homme) disparaissait ainsi rapidement.

Ils songeaient aussitôt à s'installer pour dormir. Emportant chacun une hotte pleine d'herbes, ils allaient se grouper autour de la hutte du chef noir; ils préparaient et allumaient les feux, ensuite ils se couchaient, se blottissaient si près des flammes, que l'incendie était à redouter pour eux.

Cette nuit-là, le vent eut beau souffler, il activa les flammes du bivouac, mais ne réveilla pas l'escorte noire de Janssen. Lui-même, las de promenade, rentra sous sa tente, s'étendit sur son lit de camp, imposa silence à Congo et finit par trouver le sommeil en pensant à la journée lugubre qui venait de s'écouler.

Le lendemain, de grand matin, les natifs du village entouraient la tente du nouveau mundelé à qui ils apportaient les uns des poules, les autres des bananes, d'autres encore du vin de palme, bref tous les produits du pays.

Nécessairement, Janssen leur distribuait en échange des objets européens; les vendeurs satisfaits refusaient de s'éloigner et, en fieffés desœuvrés, ils suivaient pas à pas le blanc, s'extasiant devant ses armes ou son habillement lorsqu'il sortait, ou bien, entourant sa demeure, quelques-uns risquaient par l'ouverture de la tente un oeil curieux et détaillaient avec gestes à l'appui les mouvements que faisait l'officier soit en écrivant, soit en mangeant sur la table primitive qui constituait avec le lit de camp et quelques caisses à bagages le mobilier momentané de Janssen.

Dans l'après-midi, un naturel vint annoncer que des missionnaires

anglais s'établissaient aux environs du plateau d'Issanghila, à dix minutes de marche environ de la future station.

Le 28 juin, Janssen et ses hommes campaient sur l'emplacement choisi par Stanley et Nève quatre mois auparavant; il devait, avec l'aide de deux charpentiers krouboys, y construire une maison d'habitation pour le chef et le personnel blanc, et un magasin pour le matériel, les provisions et les marchandises.

Le site choisi dominait les cataractes d'Issanghila d'une hauteur de plus de cent cinquante pieds. Du nord-nord-est au sud-sud-ouest une pente douce, favorable pour l'exploitation, reliait l'assiette de la station au terrain à niveau du fleuve.

Janssen se mit à l'ouvrage avec ses charpentiers indigènes et sa faible escouade de serviteurs zanzibarites. Après six semaines de travaux incessants, la maison d'habitation fut construite. Elle comprenait un simple rez-de-chaussée composé de trois pièces : une véranda, cumulant les emplois d'antichambre, salon, cabinet de lecture, salle de correspondance, salle à manger; puis une chambre à coucher, séparée par une cloison à claire-voie d'un vaste magasin servant à la fois d'entrepôt de vivres et de marchandises, et d'arsenal. Le tout recouvert d'une toiture de bango.

Le jeune chef de station, pour agrémenter son séjour, conçut l'idée de créer un jardin autour de sa demeure.

La terre ne se prêtait pas à la culture maraîchère; il fallut emprunter au sol des vallées voisines d'innombrables hottes de terreau pour réussir à faire croître sur le plateau les divers légumes cultivés en Europe, à l'abri de quelques bananiers.

Ces travaux remplissaient les journées de Janssen.

Dès les premiers jours de juillet, il s'était trouvé seul, c'est-à-dire seul blanc, au milieu de ces travailleurs noirs. Le voisinage des missionnaires anglais lui procurait cependant une distraction agréable, et les excellents évangélistes, en invitant parfois le sous-lieutenant à apprécier leurs talents culinaires, commettaient une action méritoire.

Janssen s'émerveillait devant la profusion de mets exquis dont se composait leur menu... « Jusqu'à du plum-pudding en conserve! » écrivait-il.

Ah! c'est que d'habitude, depuis son arrivée à Issanghila, le pionnier africain avait connu le manque de provisions et les fadeurs d'une nourriture peu variée.

On sait que la station d'Issanghila est établie environ à cinq jours de marche de Vivi, soit à vingt-cinq lieues environ à l'est de la première cata-

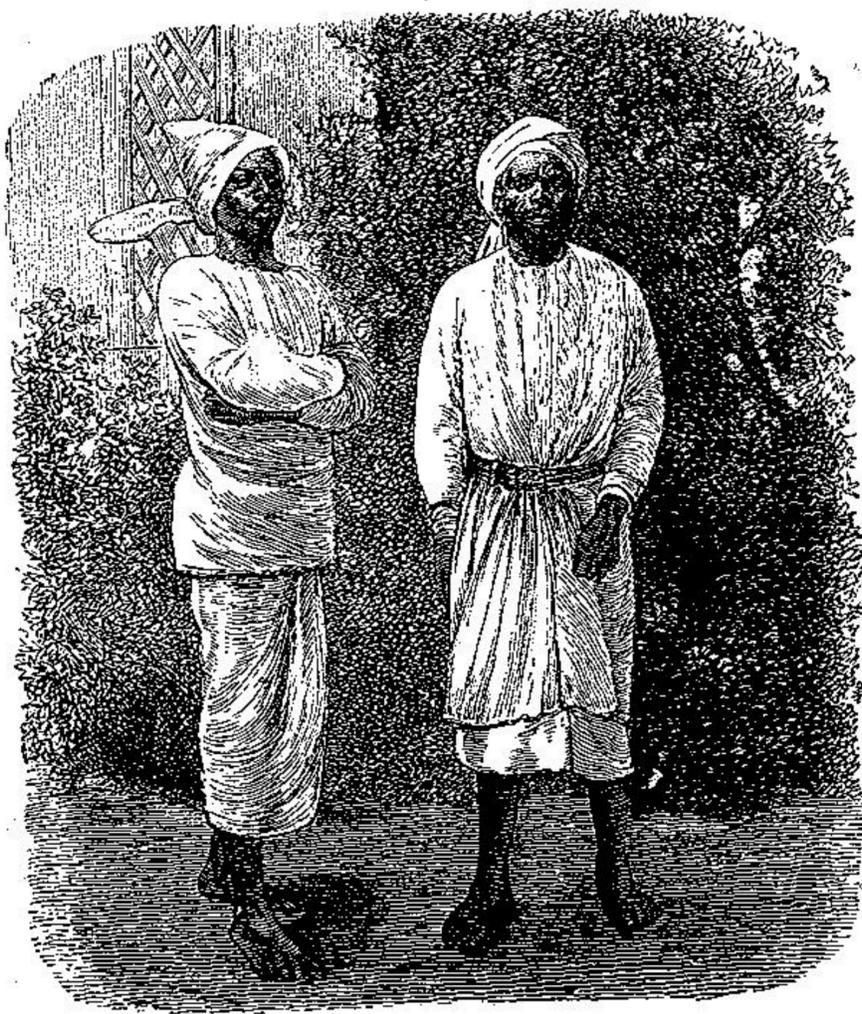
racte du Congo, qui devient dès lors innavigable entre les deux établissements du Comité.

D'autre part, bien que la navigation soit difficile mais possible entre Issanghila et Manyanga, Janssen n'avait à attendre du côté de Manyanga que les correspondances, les instructions de Stanley et les nouvelles des explorateurs avancés. Le steamer *Royal* faisait le service entre ces deux points.

Lorsque la caravane expédiée de Vivi tous les quinze jours tardait à apporter à Issanghila les approvisionnements alimentaires, on devait écorner les rations et se contenter de riz au lait, nourriture saine à la rigueur, mais peu appétissante. Les indigènes offraient souvent du maïs, du sorgho, des bananes et des poissons excellents, quelques-uns ressemblant à des brochets avec de grandes moustaches, d'autres armés d'une véritable trombe. Ces offres étaient la plupart du temps inacceptables, en raison des prix élevés qui les accompagnaient.

Les naturels d'Issanghila, comme ceux des rives du Congo, abusaient étrangement de l'expression « faire un présent ». Chaque fois qu'ils rendaient le plus léger service, ou qu'ils parvenaient à faire accepter au chef blanc soit unealebasse de vin de palme, soit un poisson, soit un régime de bananes, etc., etc., ils tentaient par persuasion à le dévaliser.

Malgré cela, Janssen, qui se perfectionnait chaque jour dans l'emploi de l'idiome indigène, s'était créé les plus aimables relations avec le roitelet de l'endroit. Trop souvent, au gré de l'officier, cette majesté locale, peu digne de figurer dans l'Almanach Gotha, rendait visite au chef de station, à qui



OULÉDI ET UN DE SES COMPATRIOTES.

il remettait de la main droite un présent quelconque, en tendant la gauche au morceau d'étoffe envié en retour du fallacieux cadeau.

Parmi les visiteurs d'Issanghila, Oulédi, le Zanzibarite Oulédi, l'homme de prédilection de Stanley lors de son voyage au Continent mystérieux, venait à chaque traversée du *Royal*, apporte les correspondances de Stanley, Braconnier et Harou. Ce noir de Zanzibar, dévoué corps et âme à l'agent supérieur du Comité d'études, désirait surtout *to go London*, aller à Londres... il ne voulait pas mourir sans l'avoir vu; c'était son rêve de tous les instants.

La description imaginaire de la métropole britannique, qu'Oulédi débitait à ses compatriotes, approchait de la féerie, elle plongeait dans la stupéfaction, dans l'ahurissement le plus complet, l'auditoire noir et naïf du Zanzibarite; périodiquement, à chaque voyage du *Royal*, elle arrachait à Janssen de francs éclats de rire. D'ailleurs cet Oulédi, gaillard très amusant, se plaçait au rang des meilleurs travailleurs de l'équipage du steamer.

Les marchandises venues de Vivi, de Banana, et par suite d'Europe, en destination pour Manyanga, commandé par Harou, et à l'adresse de Stanley et de Braconnier, passaient en transit à Issanghila.

Comme on peut le penser, les jours de courrier, toujours impatiemment attendus, amenaient un surcroît de besogne à la petite colonie, besogne compensée par la présence de camarades, d'amis, par les récits de nouvelles intéressantes, de triomphes nouveaux de l'expédition, d'aventures vraies ou vraisemblables; ils occasionnaient en somme une animation extraordinaire, du travail et de la gaieté.

Mais lorsque le *Royal*, disparu derrière les replis sinueux des falaises, n'était plus visible des hauteurs d'Issanghila, lorsque sur le sentier qui conduit à Vivi nulle caravane ne dessinait sa noire silhouette, Janssen éprouvait une mélancolie indicible: les ennuis dus à l'isolement, à la solitude d'un homme civilisé, entouré cependant d'êtres humains, dégénéraient parfois en maladie. Aux heures de souffrances morales succédait fatalement la fièvre physique.

Les préoccupations d'un chef obligé de surveiller sans cesse des ouvriers inexperts aux travaux exigés d'eux sont, dans le jour, autant de préservatifs contre l'envahissement de cette torpeur qui menace tout Européen isolé, perdu en un point sauvage d'une contrée inculte; avec la nuit, cette préservation n'existe plus.

Alors, la pensée reporte le voyageur vers la patrie absente et les êtres regrettés; les souvenirs gais ou tristes du passé, empreints d'une force plus vive, reviennent en foule; la monotonie du présent paraît accablante; les

illusions inconscientes du départ s'effacent devant la réalité. L'Éden rêvé, entrevu comme un mirage brillant dans les contrées africaines, n'est plus qu'un enfer véritable, privé de tout bien-être même relatif.

Les sombres moments de découragement, de doutes, de déceptions, sont plus fréquents qu'on ne l'écrit d'habitude, en retraçant la vie des explorateurs africains. Il faut une âme solidement trempée pour résister parfois à la nostalgie qu'ils entraînent, au spleen fatal qu'ils peuvent amener.

Janssen appartenait au nombre restreint de ces âmes d'élite, pour lesquelles les perspectives riantes de l'avenir assuré par l'accomplissement du devoir neutralisent, annihilent les tortures morales du présent.

La patrie... C'était pour elle, pour ajouter à sa gloire, à sa richesse, à sa vitalité, que le roi des Belges avait agréé les offres de services chevaleresques et spontanées des officiers de son armée. C'était pour l'humanité qu'il fallait subir des privations de tout genre, connaître la faim, souffrir les intempéries d'un ciel tropical, et rester exposé sans cesse au milieu de populations sauvages à des haines imprévues, à des surexcitations dangereuses de créatures portées à attribuer le moindre événement néfaste à la malveillance, au mauvais œil de l'étranger.

La patrie revivait au cœur de Janssen; il voulut, comme pour se la rappeler davantage, planter sur sa maison d'Issanghila le drapeau belge aux trois couleurs.

A cet effet, le sous-lieutenant résolut un jour de confectionner un pavillon rouge, jaune et noir. Il déchira dans une de ses chemises raccourcies un morceau de flanelle rouge; ensuite il tailla une bande d'étoffe blanche, qu'il laissa tremper dans une dissolution d'eau et de terre colorée de l'endroit, pour obtenir une teinte jaunâtre. Puis... le noir lui manqua.

Le jeune officier était très perplexe. Il fouillait les coins et recoins de son magasin, de sa garde-robe, cherchait de tous côtés un lambeau d'étoffe noire, une boîte de cirage, ou des matières premières locales pouvant fournir la troisième couleur. Rien. Sur le plateau d'Issanghila, pas d'autre noir que les nègres... Ceux-là ne déteignent pas. Ou donc trouver du noir?

A cet instant précis, les travailleurs de la station quittaient leurs chantiers; avec le soleil, la clarté du jour s'enfuyait.

Une sonnerie de cors de chasse, la même qui devait retentir plus tard sur les bords du Gordon-Bennett, annonça l'approche d'un étranger. Le père Augouard et sa légion de néophytes, partis de Landana pour accomplir le trajet que nous connaissons, venaient solliciter l'hospitalité de l'agent du Comité d'études commandant le poste d'Issanghila.

Janssen accueillit chaleureusement ses visiteurs. Après les mille questions,

les propos divers suscités par l'impromptu de la rencontre de deux Européens parlant la même langue, circonstance qui motive en Afrique centrale une sympathie spontanée, qui établit un lien immédiat entre deux personnes inconnues l'une à l'autre cinq minutes auparavant, l'officier, avec sa franchise habituelle, conta au religieux l'embarras où le mettait le manque d'étoffe noire pour fabriquer un drapeau belge.

« C'est fort heureux, dit le missionnaire; je pourrai donc vous être utile, aussitôt arrivé chez vous. Tenez, voici votre affaire. »

Tout en parlant, le père Augouard retirait d'un ballot porté par son escorte un sac de toile noire, noué et rempli d'objets. Méthodiquement, il en retirait le contenu, le linge sale; puis séparant en deux cet étrange sac de voyage, il en remit une part au sous-lieutenant transporté de joie. Le drapeau belge fut terminé séance tenante, et hissé sur la maison du chef d'Issanghila.

« Vous dormirez cette nuit à l'abri du pavillon de ma patrie, dit Janssen au père Augouard.

— C'est-à-dire, interrompt le missionnaire français, que je trouverai dans cette demeure l'hospitalité la plus généreuse, la plus cordiale, la plus loyale. »

La journée du lendemain parut délicieuse aux habitants civilisés d'Issanghila. Les heures s'envolèrent trop vite; le soldat et le missionnaire trouvèrent des accents élevés pour parler de la cause sublime de civilisation à laquelle ils s'étaient consacrés tous deux.

Janssen enviait le religieux qui s'apprêtait à marcher vers l'intérieur; il eût désiré le suivre, explorer des contrées nouvelles, aller à l'encontre de tribus entièrement sauvages, étudier la flore et la faune, — Janssen était un bon naturaliste, — découvrir quelque chose, être utile en un mot à l'œuvre africaine.

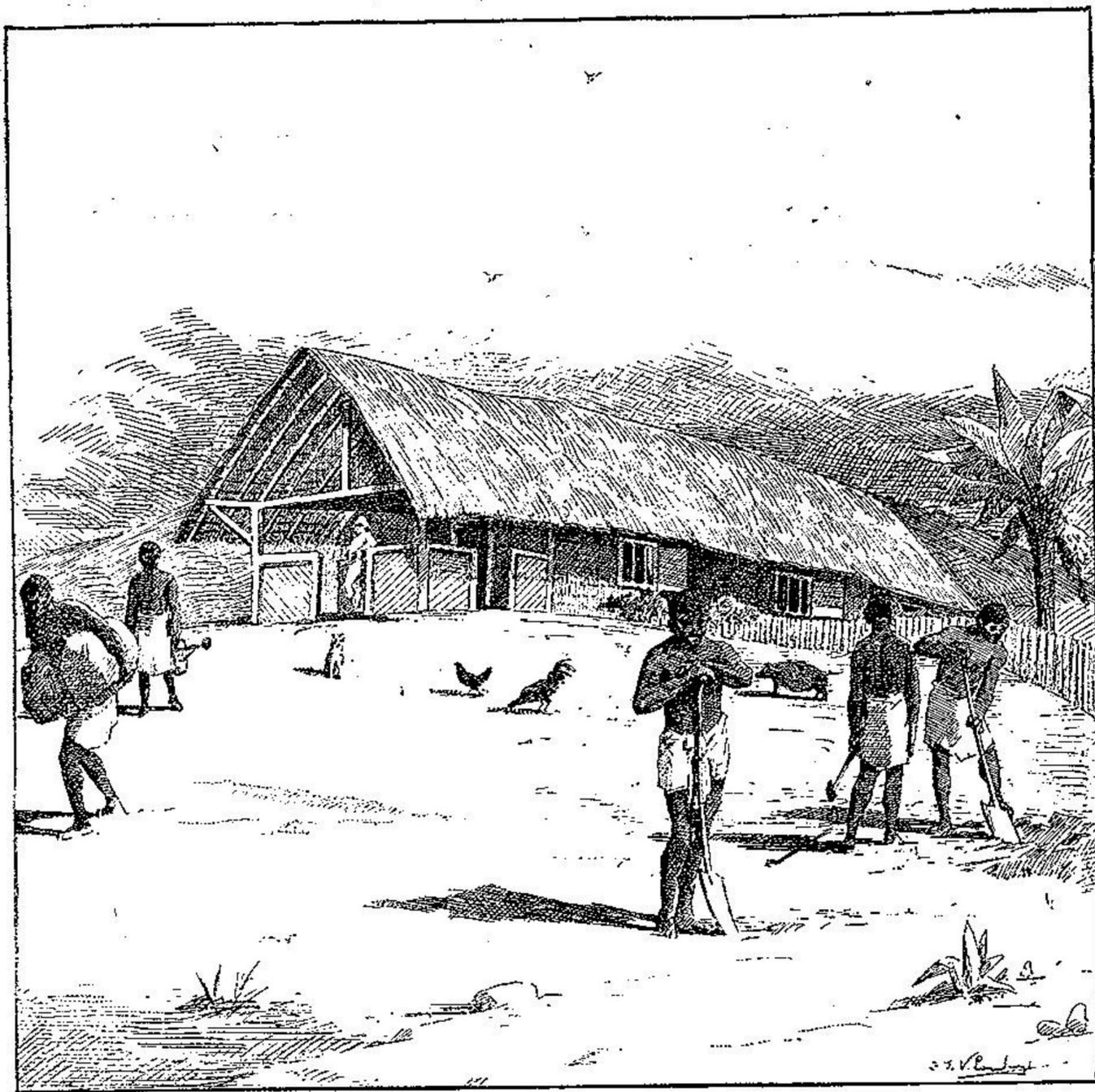
« Mais vous êtes très utile à Issanghila, cher monsieur. Témoin l'hospitalité que j'ai pu y goûter, grâce à l'établissement construit par vous. Songez à l'incomparable service que rendra aux voyageurs futurs, attirés au Congo par les richesses exploitables du pays, ou par les merveilleuses beautés de la nature, chacune des stations ainsi échelonnées sur les rives du fleuve. Auprès des établissements du Comité viennent déjà se grouper des maisons religieuses; bientôt s'implanteront des maisons de commerce, des factoreries; les colons, agriculteurs, commerçants suivent toujours de près les missions scientifiques et humanitaires. Après le soldat de la découverte vient l'apôtre de la civilisation, tous deux préparent la route aux pionniers de la colonisation. »

Le soir de ce même jour, le père Augouard prit congé de son hôte aimable

d'Issanghila. Nous savons l'insuccès réservé à la mission du religieux auprès des tribus révoltées des rives du Gordon Bennett.

Le 20 août suivant, le missionnaire et ses néophytes reparaissaient auprès de la montagne d'Issanghila. Reconnue de loin par Janssen, la caravane des évangélisateurs fut saluée par le drapeau belge.

Quelques heures après on se retrouvait avec joie; la conversation allait



PREMIÈRE MAISON CONSTRUITE A ISSANGHILA PAR LE LIEUTENANT JANSSEN.

grand train entre les deux amis d'un jour. Un Zanzibarite vint prévenir le chef qu'on apercevait le bateau venant de Manyanga.

Le *Royal* en effet, apparaissait comme une coque de noix secouée par les lames, au détour des falaises abruptes. Des saluts de pavillons furent échangés encore.

D'un autre côté, une caravane traçait sur le sentier de Vivi sa

file d'ombres noires courbées sous des bailots, et guidée par un marcheur intrépide dont on distinguait seulement le costume annonçant un Européen. Arrivée au bas de la colline, cette caravane s'arrêta; le blanc tira plusieurs coups de fusil. Janssen reconnut son camarade Orban.

Bientôt tous les visiteurs envahissaient la véranda de la maison du chef. Un chassé-croisé de questions, de réponses, une envolée de gais propos résonnèrent sous les voûtes habituellement paisibles de la demeure de Janssen. Six blancs, six hommes civilisés — ce fait était considérable, inusité depuis longtemps à Issanghila — se retrouvèrent à midi devant un somptueux déjeuner, organisé par les soins d'un hôte qui avait mis à contribution toutes les ressources dont il disposait.

La basse cour d'Issanghila — il y avait depuis plusieurs jours une basse-cour — composée de trente-quatre poules qui gloussaient çà et là sur les pentes de la colline, à travers des plantations ébauchées de maïs, de sorgho, de graminées diverses, paya son tribut au menu du jour.

Les chèvres, propriété de l'établissement, qui broutaient de préférence au bord des ravins, des passages les plus périlleux des versants, les bourgeons les plus tendres des arbrisseaux multiples poussés entre les rochers, avaient été réunies, rassemblées dès le matin; la plus grasse d'entre elles, la moins maigre, devrions-nous écrire, composa, sous des noms hétérogènes, les services variés du banquet.

Orban, circonstance fortuite, avait eu l'excellente idée d'apporter à son ami des bouteilles d'un vin généreux acquis à Banana. Orban revenait de cette localité. Il s'y était rendu pour consulter un médecin. L'homme de science avait conseillé au sous-lieutenant, réellement malade lors de cette visite, de quitter l'Afrique. Orban s'était hâté de reprendre passage à bord de l'*Espérance* pour rentrer à Vivi.

Sa traversée avait donné lieu à une série de péripéties émouvantes.

Au départ de Banana, le steamer manquait de mécanicien; l'officier d'artillerie accepta pour la circonstance l'emploi vacant.

L'*Espérance* quitta la crique paisible où se reflètent les constructions de la factorerie hollandaise, et doubla bientôt l'île de Bulabemba.

Les eaux du fleuve bénignes d'habitude, furent à l'époque de cette traversée agitées, grondantes, houleuses, de forts coups de vent précipitaient le courant et rendaient la navigation périlleuse.

L'apprentissage du mécanicien, s'ajoutant à la furie des éléments, amena des catastrophes sans nombre.

Huit fois le steamer, courant mal des bordées, échoua contre les îles semées au hasard du cours d'eau ou sur les bancs de sable trompeurs; huit

fois il fallut renflouer le navire. Les engins manquaient; la main-d'œuvre était limitée; les travaux superflus remplissaient de longues heures. Le voyage se prolongeait au delà de toutes prévisions possibles; les provisions de vivres restreintes s'épuisèrent; les passagers de l'*Espérance* perdirent par instants l'espoir de toucher à Vivi.

Ils débarquaient sur les rives pour obtenir, quand ils le pouvaient, des aliments auprès des naturels du pays. Les transactions n'étaient pas toujours faciles; d'autre part ils durent à diverses reprises s'arrêter, coucher à la belle étoile et travailler pendant le jour aux réparations indispensables à faire au steamer désemparé par les chocs fréquents.

Après vingt-deux jours — vingt-deux jours pour franchir cent quatre-vingt-cinq kilomètres, — Orban renversa la vapeur et l'*Espérance* s'arrêta dans Belgique Creek, au pied de Vivi-Hill.

Tel était, en résumé, le récit de la traversée épique qu'avait accomplie Orban au cours du mois précédent. Le jeune officier, par un singulier contraste, avait, grâce à ce voyage, reconquis la santé. Débarqué à Vivi, il s'était décidé à guider la caravane arrivée ce même jour à Issanghila. Cinq jours de marches, sans événements particuliers, n'avaient eu pour résultat que de doubler l'appétit du jeune homme, qui fit au déjeuner de Janssen une large trouée.

Les autres convives venus de Manyanga apportaient des nouvelles coïncidant avec celles du père Augouard.

Les rives nord du Stanley-Pool étaient, disaient-ils, occupées par des émissaires du comte de Brazza; Stanley et Braconnier se disposaient cependant à gagner la rive gauche de l'étang fluvial. Les nouvelles concernant Harou, et apportées par le capitaine du *Royal*, étaient des plus satisfaisantes.

Le lendemain, la station d'Issanghila reprenait son aspect accoutumé; le père Augouard et son escorte avaient disparu sur la route de Landana; la plus grande partie des hôtes de la veille retournait sur le *Royal* à Manyanga.

Orban, sur les instances de son ami Janssen, prolongea son séjour.

Tous deux, à l'aide de combinaisons ingénieuses, réussirent à installer une scierie de planches pour activer les travaux de construction d'un hangar; en outre, utilisant la terre rougeâtre des berges du Congo, ils fabriquèrent des briques, au grand étonnement des indigènes de l'endroit.

En somme, dès la fin d'août 1881, Janssen qui, en arrivant à Issanghila, n'y rencontra qu'une hampe de drapeau bleu étoilé d'or et des bornes limitant le territoire acquis par Stanley, avait rapidement élevé une

demeure que n'eût pas désavouée le plus habile architecte des contrées tropicales.

Le premier chef de la station recevait dans son palais gouvernemental les hommages et les visites intéressées des roitelets voisins, et nouait avec eux les rapports les plus amicaux.

Les chefs indigènes affirmaient que la présence des blancs leur était non seulement utile, mais encore agréable. Jamais, en effet, ces sauvages n'avaient pu se procurer aussi aisément, les étoffes, les perles, les couteaux les poignards, les pots à eau, les cuvettes, les verres, les bouteilles vides et pleines, les mille objets exerçant une invincible fascination sur la rétine des nègres, que depuis l'installation du sympathique officier. Mais, condition *sine qua non* à l'obtention de ces merveilles, les naturels, désireux d'acquérir les produits européens, le pouvaient seulement par le travail.

Cependant tous les efforts diplomatiques de Janssen pour amener les populations des villages voisins à prêter leur concours actif au développement plus rapide de la station, au double point de vue agricole et mobilier, n'aboutissaient pas.

Le sol très généreux des versants de la colline, indéfrichable par le personnel restreint dont disposait Janssen, offrait des perspectives de culture productive.

Pour les défrichements et l'ensemencement il s'agissait d'engager les natifs qui dans leur indolence, préféreraient fumer l'iamba, boire du malafou, manger quelques bananes, et courir presque nus, plutôt que de travailler pour le blanc; ils consentaient seulement à échanger contre les belles marchandises venues du mpoutou les produits naturels de leur contrée.

En vain Janssen essayait-il de secouer leur nonchalance invétérée, de stimuler leur ambition, leur désirs, leurs besoins; il se heurtait contre l'habitude, l'insouciance, la stupidité.

Nous serions à bon droit taxé d'exagération, si nous écrivions que les vaillants pionniers du Comité d'études ont introduit chez les peuplades riveraines du grand fleuve africain le goût du travail, qui serait le gage le plus positif, le plus sûr du succès durable de l'œuvre africaine.

Bien des mois, des années, s'écouleront avant que les peuplades du district d'Issanghila renoncent à leur déplorable genre de vie.

Les chefs noirs viendront souvent offrir au chef blanc les Calebasses de vin de palme en échange de bibelots; mais ces personnages, dont la charge est une sinécure réelle en tant qu'influence morale sur leurs sujets, mais non au point de vue de leur intérêt personnel, n'exciteront jamais

par leurs paroles, et encore moins par leur exemples, les indigènes à demander le moindre bien-être au travail.

Il est à remarquer, au Congo comme dans bon nombre de contrées barbares, que les chefs, seigneurs des cours, princes et makokos sont généralement plus vicieux, plus pervers, plus rapaces, plus sauvages en un mot que les sauvages qu'ils sont censés gouverner. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, dit-on; chez les nègres, les plus rebelles, à la civilisation justifient, sans le connaître, le dicton que nous venons de rappeler.

Nous avons vu les revirements subits d'opinion, les promesses mensongères, les actes déloyaux commis par les chefs de Bwabwa-Njali, de Malima, de Mfwa, etc., etc. Ces façons de procéder sont la caractéristique des rois nègres ou africains, sans en excepter ceux qui depuis des années reconnaissent les droits d'occupation ou de protectorat des nations civilisées de l'Europe. La *foi punique* n'a point quitté ces contrées... Peut-être est-ce l'effet du soleil.

Janssen ne tarda pas s'apercevoir qu'il devait se tenir constamment en garde contre la mauvaise foi des chefs de son voisinage. Leurs assiduités à apporter des cadeaux, leurs cajoleries, n'avaient d'autre but que de dévaliser les magasins de la station en trompant la confiance du commandant.

Les chefs du district essayèrent un échec complet sous ce rapport. Janssen, mis de bonne heure en éveil contre la cupidité de ses prétendus amis, sut toujours, sans se les rendre hostiles, résister aux manœuvres hypocrites à l'aide desquelles ils cherchaient à s'approprier les marchandises du Comité d'études.

A tous égards, les intérêts de la Société internationale furent bien défendus à Issanghila par le sous-lieutenant Janssen, jusqu'en mars 1882.

Lorsque notre récit nous ramènera à cette date, nous reprendrons l'histoire des événements, des découvertes, des travaux, auxquels ce jeune chef a désormais attaché son nom.

Sans prendre passage à bord du *Royal*, qui marche cependant avec une vitesse habituelle de douze nœuds, et dessert la section périlleuse et tourmentée qui s'étend entre Issanghila et Manyanga, nous franchirons d'emblée la distance de cent quarante kilomètres qui sépare ces deux stations.

Avec quelle merveilleuse rapidité les auteurs peuvent se porter d'un lieu dans un autre; la plume, presque aussi prompte que la pensée, leur permet de parcourir, sans souci des obstacles ou des dangers de la route, les étapes les plus longues, réalisées par des pionniers courageux

après des journées, des semaines de marches, de fatigues et de souffrances.

Les lecteurs seuls sont plus favorisés; ils n'ont en effet qu'à tourner les feuillets de livres qui ont valu bien des nuits d'insomnie à ceux qui les ont rédigés.

Ceci dit, auteur et lecteurs retrouvent en août 1881 le lieutenant Harou à Manyanga-nord.

De nombreuses constructions couronnent le plateau où flottait seule naguère au grand émoi des naturels, l'écharpe bleue attachée par l'explorateur au sommet d'un bambou.

Un véritable village s'est élevé sur cette hauteur dénudée, dont nous avons décrit les horreurs.

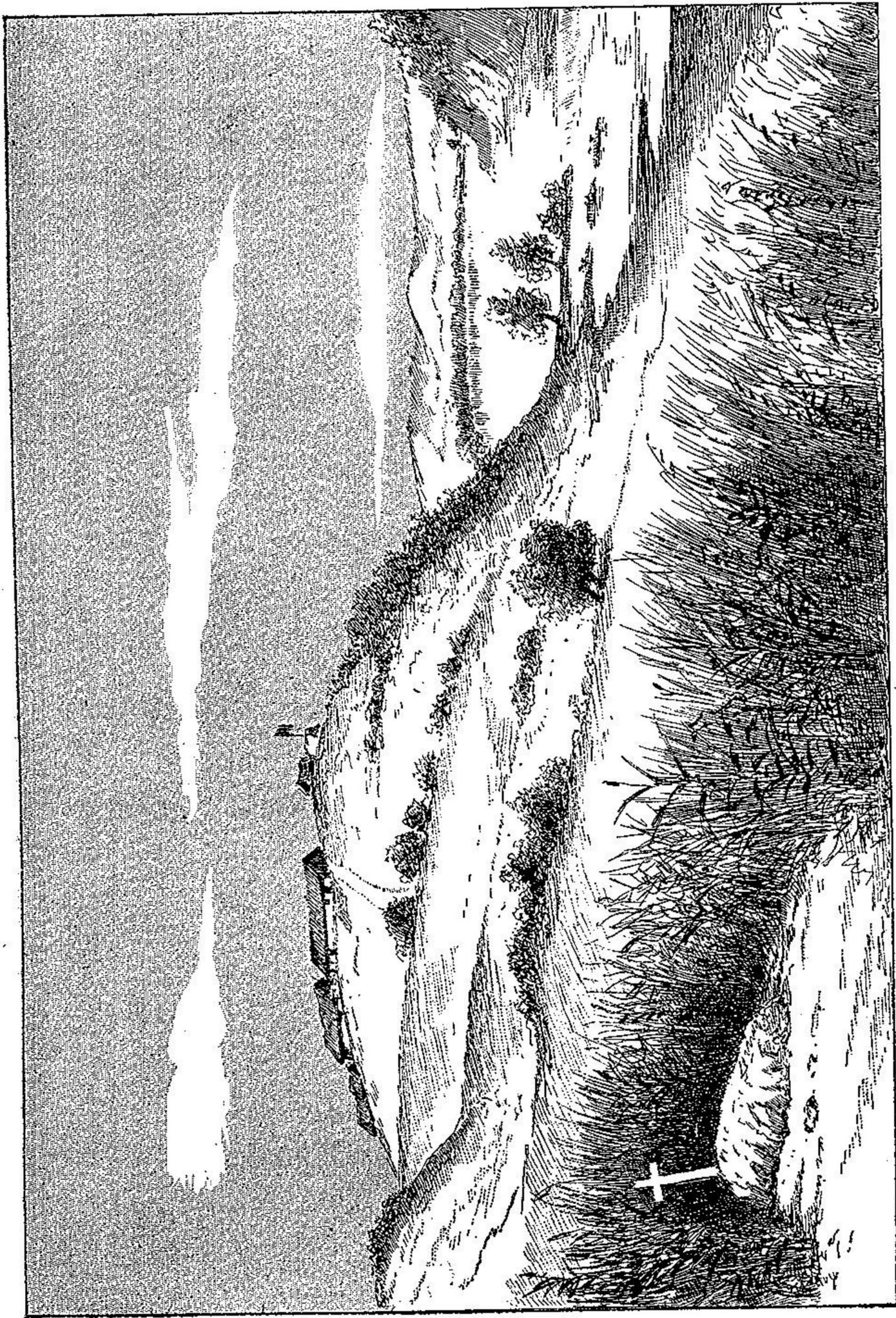
L'ensemble des constructions représente un immense fer à cheval, qui a la concavité tournée vers le nord-est.

Le bâtiment le plus important occupe le centre de la courbe; sa façade regarde le versant de la montagne qui à sa base à quelques mètres du fleuve; il comprend une large véranda, formant marquise et donnant accès dans une salle à manger que meublent une armoire, deux « fauteuils », une chaise, deux bancs, une table; à droite de cette pièce, une office où sont serrées dans des caisses les provisions de vivres, d'eau et de médicaments; puis vient la chambre à coucher du lieutenant; à gauche du réfectoire s'étendent deux appartements destinés aux visiteurs blancs du logis.

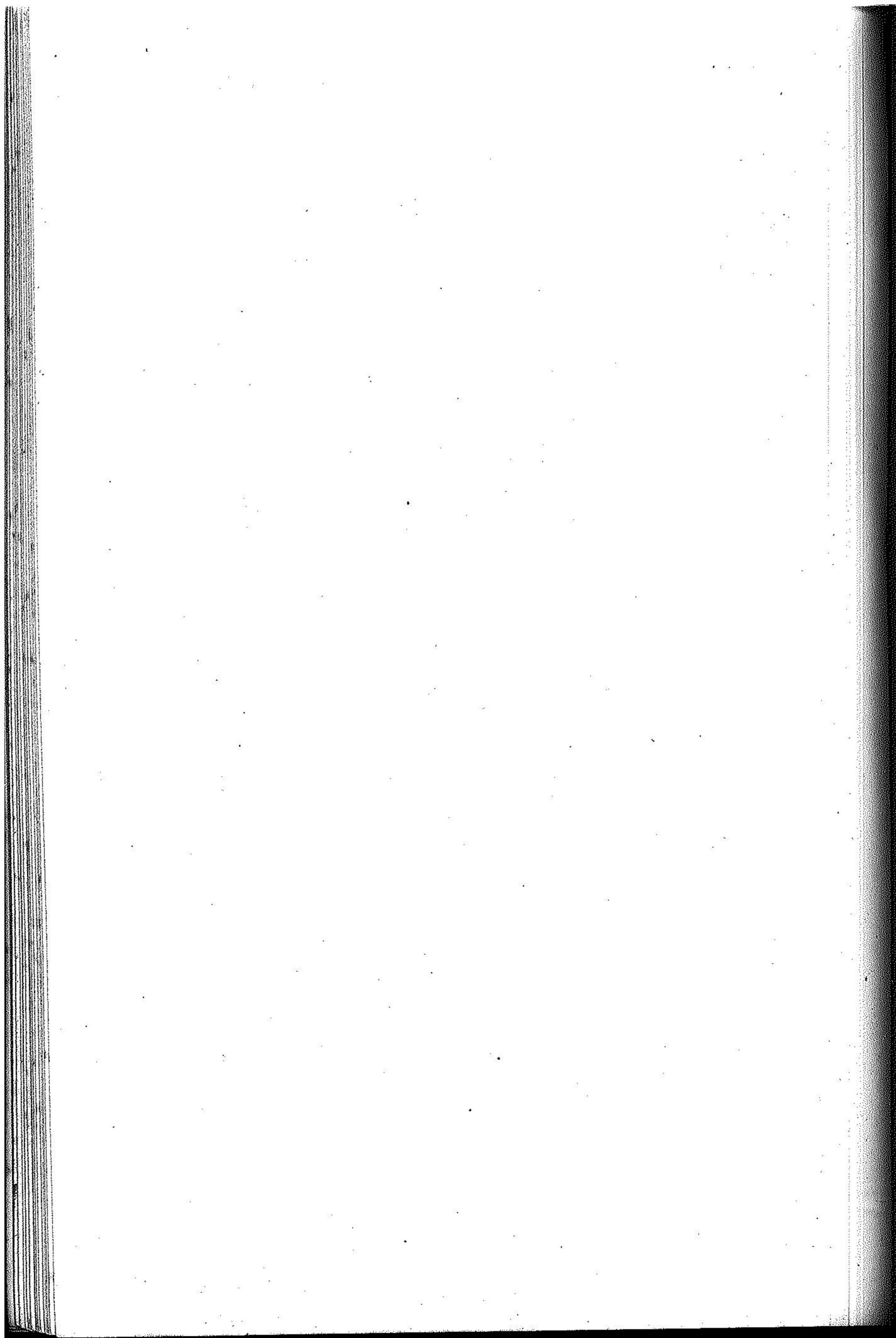
Les arcs de cercle partant du corps principal sont limités des deux côtés soit par des petites constructions en torchis recouvertes de chaume et servant d'habitation au capitaine et au mécanicien du *Royal*, soit par des magasins en fer, des hangars où doivent s'abriter un jour les wagons transportant le matériel naval et les ballots sans nomenclature possible que Stanley et Braconnier traînent à grand renfort de nègres vers une nouvelle station.

Harou a accompli ces prodigieux travaux avec le concours des Kabindas, des Zanzibarites, des Kroomen, laissés en cet endroit lors de la découverte. Ses journées ont été bien remplies.

Il s'est maintenu sur ce plateau, luttant énergiquement contre tous les inconvénients de la vie des tropiques et les dangers d'un voisinage de nègres sujets à oublier leurs promesses. Depuis le mois de février, il a subi les caprices dangereux des saisons amenant invariablement des heures de fièvres tous les quinze jours, et, suivant l'époque, des pluies torrentielles, ou la sécheresse avec son cortège de scorpions, de mille pieds, de centipèdes, de puces pénétrantes, de grillons, de serpents, tous êtres fort incom-



VUE DE LA STATION D'ISSANGHILA (D'APRÈS UN CROQUIS DU LIEUTENANT VALCKE).



modes imposant leur compagnie de jour et de nuit aux hôtes de l'endroit.

A certains de ces fléaux le lieutenant a opposé des armes vivantes : des pourceaux noirs élevés dans la station mangent les serpents précités ; des poules et des coqs fendent d'un coup de bec les insectes qui rampent partout ; quant aux chèvres, autres produits de l'élevage à Manyanga-nord, elles donnent parfois du lait, mais leur rage de dévastation, unie à la voracité des pourceaux, joue par moments de vilains tours aux résidents blancs de la station.

Nous n'en citerons qu'un.

Un jour ces animaux, ne se contentant point de la nourriture qu'ils trouvaient sur le territoire concédé, allèrent chercher leur pâture sur les terres des Babouenné.

Le flair guida les quadrupèdes au milieu de superbes plantations de manioc. Là, tandis que les chèvres broutaient les tendres tiges, les pourceaux s'acharnaient après les racines, fouillant la terre de leur groin. Ces ravageurs de cultures sans souci des lois de la propriété, tondaient littéralement les champs par extraordinaire fertilisés par les natifs.

Leurs méfaits furent découverts. Une révolution surgit dans la contrée.

Ah ! ils l'avaient deviné, tous ces chefs indigènes, que la présence des blancs leur porterait malheur ! Quel malencontreux sorcier avait dit le contraire ? Chassons les étrangers ! Réclamons d'eux des indemnités, des dommages-intérêts énormes en raison du préjudice inappréciable causé à nos récoltes ! Rassemblons-nous, courons sus au chef blanc !

Agrémentée de ces commentaires, de chaque centre populeux, de chaque hutte du district de Manyanga et des districts voisins la nouvelle lamentable du désastre occasionné par les porcs et les chèvres volait, se répandait comme une traînée de poudre prête à éclater à la moindre étincelle.

Mlongo-Mlako, roi de Dandanga, terrible ivrogne, adepte fanatique du fétichisme et de la sorcellerie, frémit d'indignation ; sa terreur fut sans bor-



MLONGO-MLAKO.

nes à la pensée des sortilèges qu'exerceraient encore les animaux domestiques du blanc.

Autour de lui, ses sujets irrités attendaient le signal de l'attaque. De l'œil noir du soudard jaillit un feu qui alluma le courage engourdi des hurleurs; Mlongo-Mlako jeta son cri de guerre; ce défi courut de bouche en bouche, répercuté par tous les échos des monts et des vallées.

Le lendemain, une nuée de noirs bipèdes gravit la pente accessible de Manyanga-nord.

Harou déjeunait. Son chien Stop rongea sous la table un fragment d'os d'hippopotame, lorsque soudain, délaissant sa proie, il se jeta vers la porte avec des aboiements féroces.

« Mundelé, dit en se précipitant dans la salle à manger et en laissant échapper de ses mains une assiette de confitures de bananes le petit boy, serviteur de Harou, mundelé, les gens de la plaine, des îles, ceux de Manyanga, de Dandanga, de Ngoyo, sont tous là, armés; ils battent, ils tuent les chèvres, les cochons de la station; ils crient, ils menacent de tout massacrer. »

Le petit noir s'arrêta, faute de respiration; c'était un fils de roi, un prince héritier d'un district quelconque, donné en cadeau par son père au grand blanc d'Issanghila. De tels présents ne sont pas rares au Congo.

Harou, sans être partisan de la traite, avait accepté le boy en échange d'un vieux pistolet d'arçon, convaincu que par ce marché, il rendait service à l'enfant et se faisait un ami du père, très honoré, tout fier de savoir son fils auprès d'un demi-dieu; car si les dieux s'en vont dans certaines contrées civilisées, ils pullulent au pays des nègres: autant de blancs, autant d'êtres d'essence divine, surnaturelle.

Cette croyance sauva la vie du lieutenant dans cette journée mémorable où les Babouennés des environs de Manyanga firent surgir la « question des porcs ».

Les nègres révoltés, qui avaient envahi le domaine du Comité d'études et qui étouffaient par leurs cris féroces les grognements des cochons qu'ils égorgeaient, se calmèrent à la vue de Harou s'avançant calme et désarmé vers les chefs reconnaissables à leurs grands bonnets rouges, à leur accoutrement multicolore.

On improvisa une palabra, la traditionnelle palabra. Elle fut très orageuse; les chefs indigènes, ramenés un instant à des sentiments pacifiques, grâce aux théories du lieutenant, hésitaient à convenir de la paix, en raison des murmures, des doléances, des récriminations de la vile populace.

« Les chèvres et les porcs doivent être tous massacrés, vociféraient les

natifs peu respectueux du pouvoir de leurs rois et refusant de laisser s'engager les pourparlers amicaux ; hier, ils ont ravagé nos champs de manioc ; demain, ils détruiront nos plantations de maïs. Les animaux des blancs sont des fétiches de mauvais sort ; il faut les brûler et disperser leurs cendres aux quatre vents. »

Ces énergiques n'admettaient pas d'autre mode d'exorcisme.

Les quadrupèdes, sauvés du massacre par l'intervention de la petite garnison noire de Manyanga-nord, avaient été renfermés dans un des magasins aux parois de fer que les Zanzibarites, les Krouboys, les Kroomen, armés précipitamment de leurs winchesters, s'apprêtaient à défendre avec énergie.

Ces noirs, outre qu'ils désiraient conserver leurs richesses alimentaires, étaient dévoués au lieutenant. Un simple signal de Harou eût suffi pour provoquer un combat formidable. On lisait la décision, le désir même de commencer le feu contre les fâcheux assaillants, dans leur regard respirant une haine farouche.

L'attitude de ses serviteurs augmenta l'audace du lieutenant.

« Finissons-en, dit-il aux chefs noirs, dont le plus influent était Mlongo-Mlako. Le peuple demande le massacre général des animaux coupables. Mais déjà les bêtes ont été châtiées, plusieurs même ont été tuées. Faites venir vos sorciers ; qu'ils interrogent les fétiches. Si nos porcs et nos chèvres doivent porter malheur à la contrée, nous les brûlerons nous mêmes. Dans le cas contraire, il nous sera permis d'en posséder, et nous payerons en belles étoffes les dégâts matériels qu'ils ont occasionnés. »

La proposition persuada les chefs ; transmise peu à peu dans la foule, elle fit cesser les irritations.

Place fut faite aux féticheurs. D'accord avec l'interprète de Harou, ces bonshommes, tout-puissants sur l'esprit des populations noires, démontrèrent par une série de jongleries, d'invocations, de tours de passe-passe, que l'élevage des cochons et des chèvres à la station de Manyanga-nord ne causerait aucun préjudice futur aux récoltes des gens du district.

Sur la foi des oracles, les sentiments belliqueux de la multitude s'évanouirent. Les danses et les chants succédèrent instantanément aux menaces et aux cris de guerre. Des lances furent fichées en terre comme signe de paix.

Au coucher du soleil, la station reprenait son aspect accoutumé. A l'exception de Harou que les événements de la journée rendaient rêveur, personne ne semblait se rappeler qu'une bataille à propos de porcs avait failli ensanglanter et semer de cadavres le plateau de Manyanga-nord.

Le lendemain, Harou rendait visite à ses voisins civilisés, missionnaires

anglais établis récemment sur la crête d'une colline, à quelques minutes au sud-ouest de la station.

Les sujets britanniques étaient pour la plupart des laïques engagés pour trois ans, à raison de 2,500 francs par année, pour évangéliser les nègres du Congo; leur établissement était une succursale de la mission baptiste d'Issanghila.

Le fait de la veille défraya la conversation. On félicita l'officier de son habileté à détourner le courroux des indigènes.

Après cette visite, Harou résolut d'aller voir le makoko de Manyanga, qu'il trouva plus aimable que jamais.

Décidément ces nègres sont bien surprenants; prompts à s'irriter, par suite de la peur, de la frayeur qu'ils éprouvent en apprenant des faits insolites, ils retombent dans une confiance qui se traduit par des gracieusetés de langage et des promesses à foison envers les blancs, dès qu'ils sont rassurés par l'intervention des esprits supérieurs invoqués.

La contrée était paisible. Harou n'en commençait pas moins des travaux véritables de fortification, appelés à rendre Manyanga une forteresse, une citadelle qui, bien armée, donnerait du fil à retordre à des troupes européennes essayant de s'en emparer.

Parfois le lieutenant employait ses loisirs à chasser. Près de la station, un bois rempli de singes ne tentait pas le chasseur à cause des dangereux serpents qui s'y glissaient sous les lianes. Mais au mois d'août, les criques, aux eaux plus basses du fleuve, fourmillaient d'hippopotames. La saison sèche favorise toute expédition contre ces redoutables amphibies.

A l'époque des pluies, les criques étant très profondes, l'hippopotame ne se montre guère; à peine, lorsqu'il respire, entrevoit-on sa large tête, semblable à celle d'un cheval, émergeant de l'eau, reniflant brusquement à la surface, et aussitôt disparaissant; il est alors très difficile de tirer l'animal au seul endroit vulnérable, à la tempe; partout ailleurs la balle s'aplatit sur la peau, qui est dure à l'égal d'une plaque de blindage de torpilleur. La saison des pluies offre en outre l'inconvénient de chasser en pure perte ce volumineux gibier; eût-on atteint et tué l'animal, il roule dans la profondeur des eaux, puis, entraîné par le courant, il reparait à la surface vingt-quatre heures après, gonflé comme un tonneau; il échoue à plusieurs lieues de distance, sur quelque îlot du fleuve, ou sur un banc de sable, et sert aux indigènes qui s'en régalaient.

Par un bel après-midi, Harou enrôla quelques indigènes qui avec ses Krouboys devaient faire l'office de pagayeurs, et, monté sur une pirogue, il se hasarda sur les lames secouées par une forte brise dans la direction de

l'île de Dandanga. Au départ, le lieutenant avait prudemment muni de fusils ses serviteurs krouboys. L'un d'eux, debout à l'arrière, sur le rebord formé par la poupe, remplissait l'office de timonier; il gouvernait avec une longue pagaie manœuvrée de droite ou de gauche suivant la direction à suivre. Harou occupait le milieu de l'embarcation; à ses côtés, à demi assis sur les parois du léger esquif, les pagayeurs fendaient l'eau de leurs courtes rames pointues et s'excitaient à la manœuvre par des chants sauvages. Stop, bien qu'inutile en cette circonstance, s'était blotti aux pieds de son maître, et mêlait ses jappements craintifs au vacarme des noirs.

On vogua ainsi plusieurs heures, en longeant les criques de la rive droite. Hippopotames et alligators, vautés sans doute dans les profondeurs des eaux, persistaient à ne pas se montrer aux chasseurs.

L'aspect du pays distrayait l'officier. Les flancs des berges portaient des bois rabougris où il n'y avait guère de grands arbres; les fonds étaient couverts de légumineuses ou tapissés de champs de graminées diverses arrosées par les sinuosités de paisibles ruisseaux. Le sol continuait d'être granitique avec des affleurements de roches colorées.

Certaines petites baies étaient pleines de gros joncs et de roseaux que nourrissait un fond vaseux et où il était malaisé de se frayer un passage.

Décidément, la chasse menaçait de se transformer en pure excursion. Les pagayeurs indigènes montrant, la hauteur et la direction du soleil, rappelèrent à l'officier que l'heure s'avancait.

La pirogue vira de bord; on regagnait Manyanga.

Heureusement, au coucher du soleil, l'hippopotame gagne les herbes de la berge, où il se repaît, et se replonge dans son élément le matin, au lever du jour.

Avant d'arriver à la crique où il devait débarquer, Harou put entrevoir, aux abords d'un banc de sable, une longue procession d'ombres massives émergeant des eaux. Sur sa droite, à portée de fusil, les herbes de la rive s'écartèrent avec un bruissement; un amas de terre s'éboula en faisant clapoter la vague; un hippopotame regagnait son gîte de nuit.

L'amphibie se retourna, au bruit des aboiements précipités que poussait Stop bondissant dans l'embarcation. Troublé dans ses projets, le volumineux animal s'apprêtait à redescendre. La pirogue lancée dans sa direction, portée par le courant, filait trop vite au gré des passagers, qui éprouvèrent un sentiment de terreur. Toute hésitation était impossible. Harou fit feu; ses deux balles atteignirent à la tête la bête gigantesque qui dégringola obliquement, roula dans l'eau et alla s'échouer dans une crique aux rives rocheuses où des canots indigènes étaient amarrés.

Des clameurs enthousiastes s'élevèrent de la pirogue; les pagayeurs imprimèrent à l'embarcation une vitesse vertigineuse. La pirogue heurta l'amphibie immobile.

Force fut au lieutenant de débarquer, de gagner le bord sur les épaules d'un Krouboy et de laisser son équipage noir procéder au dépeçage du monstre.

A l'aide de lianes, de joncs, de rotangs, les experts indigènes tressèrent des câbles assez forts pour ramener sur les eaux et traîner sur la rive, en un point abordable, le corps devenu pour eux de la viande de boucherie.

La lune éclaira un fantastique spectacle. Belzébuth en personne conduisit le hallali. Babouenné, Krouboys, qui avaient pris part à la chasse, indigènes les plus rapprochés du point où gisait l'hippopotame, s'acharnaient avec des haches et des couteaux à couper les jarrets, à trancher les bons morceaux.

A l'éclat de leurs regards, à leurs mouvements fiévreux, Harou comprit qu'il était inutile d'essayer de réclamer sa part. Cependant les Krouboys lui réservèrent les défenses, et quelques parties succulentes, disaient-ils, qu'ils portèrent dans la pirogue.

Le lieutenant dut rejoindre la crique de Manyanga avec ses seuls serviteurs habituels, les Babouenné ayant refusé d'abandonner l'animal avant qu'il n'eût été réduit par eux à l'état complet de squelette.

Aux premières lueurs du jour, on atteignit la station. Le panorama sauvage que contempla l'officier satisfait de son triomphe de la veille lui parut digne d'être noté.

Tandis que bien loin, sur la rive gauche, le mont Biri s'élançait audacieux vers le ciel, les capricieux festons d'une chaîne de collines basses fuyaient vers l'est dans un nimbe argenté. Suspendues aux flancs des hauteurs, des roches fantastiques, dépourvues de végétation, s'échappaient d'une pâle verdure, distribuées d'une façon si bizarre, superposées si étrangement, qu'à de certains endroits elles imitaient les ruines d'un fier castel, nid d'aigles et de vautours perché entre le ciel et l'eau.

Dans cette région, le sol montueux est jonché de quartz et recouvert d'arbrisseaux et d'herbes qui colorent le sol d'une teinte rouge et jaune d'or; çà et là, sur les terrains plats, les bananiers aux larges feuilles mesurant jusqu'à cinq ou six mètres de longueur, les palmiers aux jets de verdure retombant en gerbes gracieuses, les *Dracœnas sapochinowski* ou arbres-dragons, aux tiges détachant des bouquets d'un feuillage armé d'épines d'où retombent en grappes des fleurs aux couleurs pâles rejoignant les

tiges épanouies des tristes *Yuccas*, s'efforcent, mais en vain, de relever l'âpreté du paysage.

Mais Harou, fatigué, s'apprête à reposer, tandis que la nature s'éveille à Manyanga.

Ce réveil cause peu d'animation.

L'indigène de la contrée (Babouenné, rive droite, Baccésé, rive gauche) est triste jusqu'à la rudesse; la mélancolie a chez lui quelque chose de dur, comme si elle était fermée à l'espérance; son œil reflète l'éclat d'une sinistre atonie.

Subit-il inconsciemment la sensation de son infériorité morale, de son abjection? Éprouve-t-il comme un regret indicible de son manque total d'instruction, d'éducation, d'esprit d'initiative? A-t-il conscience de son inertie? Tout est empreint chez lui d'un je ne sais quoi de douloureux, de sombre: son chant se déroule sur des ritournelles monotones et plaintives; ses danses populaires, ses rapsodies guerrières aux mélodies languissantes, au son du tam-tam rageur ou du fifre criard, rappellent comme gaieté le rictus factice du saltimbanque ou du clown paradant sur les tréteaux d'une baraque foraine.

Le travail, invariable comme celui de la fourmi et de l'abeille dans leurs mystérieux laboratoires, lui est imposé par l'instinct de la conservation.

Il pêche, tend ses filets au menu fretin, de même que l'araignée oppose sa toile aux insectes. Il met à profit les fibres des plantes, les lianes, les grandes herbes, pour bâtir ses huttes, comme l'oiseau ou les termites savent employer les productions végétales pour construire leurs nids.

Sa barbarie ne rappelle en rien celle des peuplades de l'Asie et de l'Afrique septentrionale. Il n'a jamais possédé, comme les Chaldéens, la science des astres et du temps, comme les Égyptiens, l'art de la construction et le secret de l'écriture... Rien ne signale sur son territoire l'esprit d'entreprise, l'essai, l'application d'une de ces inventions primitives qui ont, aux époques les plus reculées, distingué l'homme de la brute.



DRACCENA SAPOCHINOWKI.

La dignité humaine est un vain mot pour lui. Il a vu sans révolte défiler au long des sentiers en zigzag qui constituent ses routes — sentiers moins audacieux que des sentiers de chèvres, car ils dévient toujours à côté du moindre obstacle naturel — des troupes d'hommes enchaînés conduits par quelques traitants, sans s'opposer d'une façon efficace au passage de ces caravanes hideuses. Loin de le faire, roi, seigneur ou serf, il s'est hâté de vendre ses enfants pour un mauvais fusil, un mouchoir de couleur, un bibelot futile, un litre d'eau-de-vie.

Une seule faculté dénote chez lui l'existence d'une âme : c'est l'imagination. Les Babouenné, les Bacessé, à l'instar de tous les non-civilisés, ont de l'imagination à revendre.

Tout ce qui la frappe est personnifié, et parmi ces personnifications imaginaires, tout ce qui paraît de nature à exercer une influence sur la destinée de l'individu est l'objet du culte, de l'adoration. Les rochers, les montagnes, les eaux courantes, les arbres, les animaux, particulièrement les bêtes féroces, les serpents venimeux, les phénomènes atmosphériques : vent, pluie, orage, les corps célestes, surtout la lune, sont autant de sujets de vénération.

A Manyanga particulièrement, le copal est un fétiche de mauvais sort qu'il faut se garder de toucher.

L'homme de son vivant ; n'est l'objet d'un culte que par exception une fois mort, il est craint et vénéré.

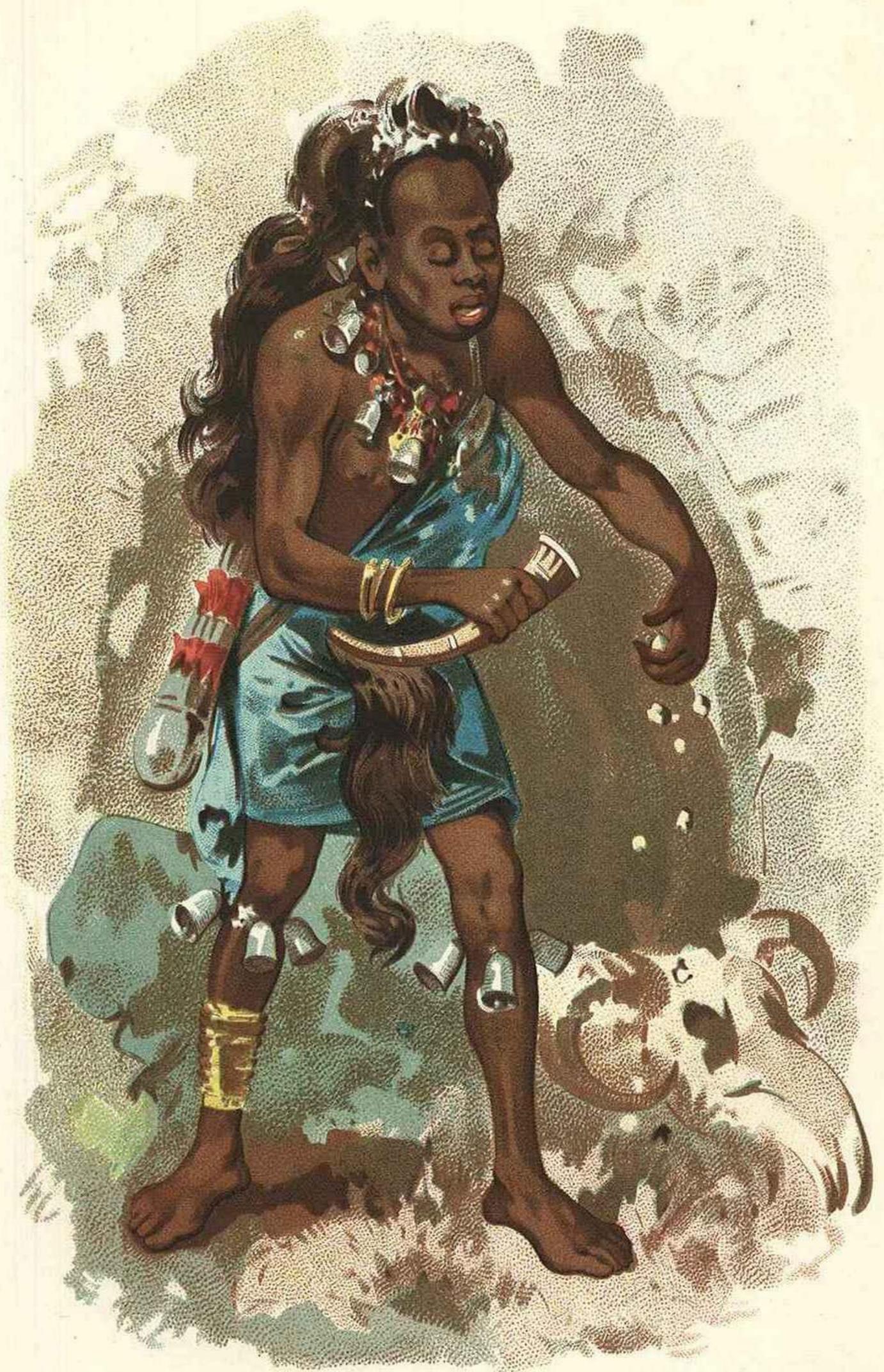
Ces nègres s'imaginent que les âmes des morts hantent les abords des tombeaux; ils redoutent de les rencontrer, et, pour se les rendre favorables, ils placent sur les tombes des poteries, de la vaisselle, des articles de cuisine qu'ils ont soin à l'avance de casser, de mettre hors d'usage pour ne point tenter la cupidité et le vol.

Ce fait implique leur croyance à une vie ultérieure; les théories matérialistes n'ont pas pénétré jusque chez eux.

Les âmes des morts ne sont pas les seules auxquelles ils attribuent des pouvoirs exceptionnels. Les âmes des animaux ont, selon les Babouenné, la faculté de quitter le corps pour errer dans l'espace ou se loger dans un objet quelconque.

Cette multitude d'esprits volants, errants ou domiciliés, prête aux caprices religieux de chacun. Le nègre, qui voit dans chaque objet les esprits qu'il veut, en choisit un au hasard, se l'attache autour du cou, autour des reins ou dans les cheveux, et ne s'en sépare qu'après avoir échoué dans une entreprise placée sous l'invocation de cet esprit.

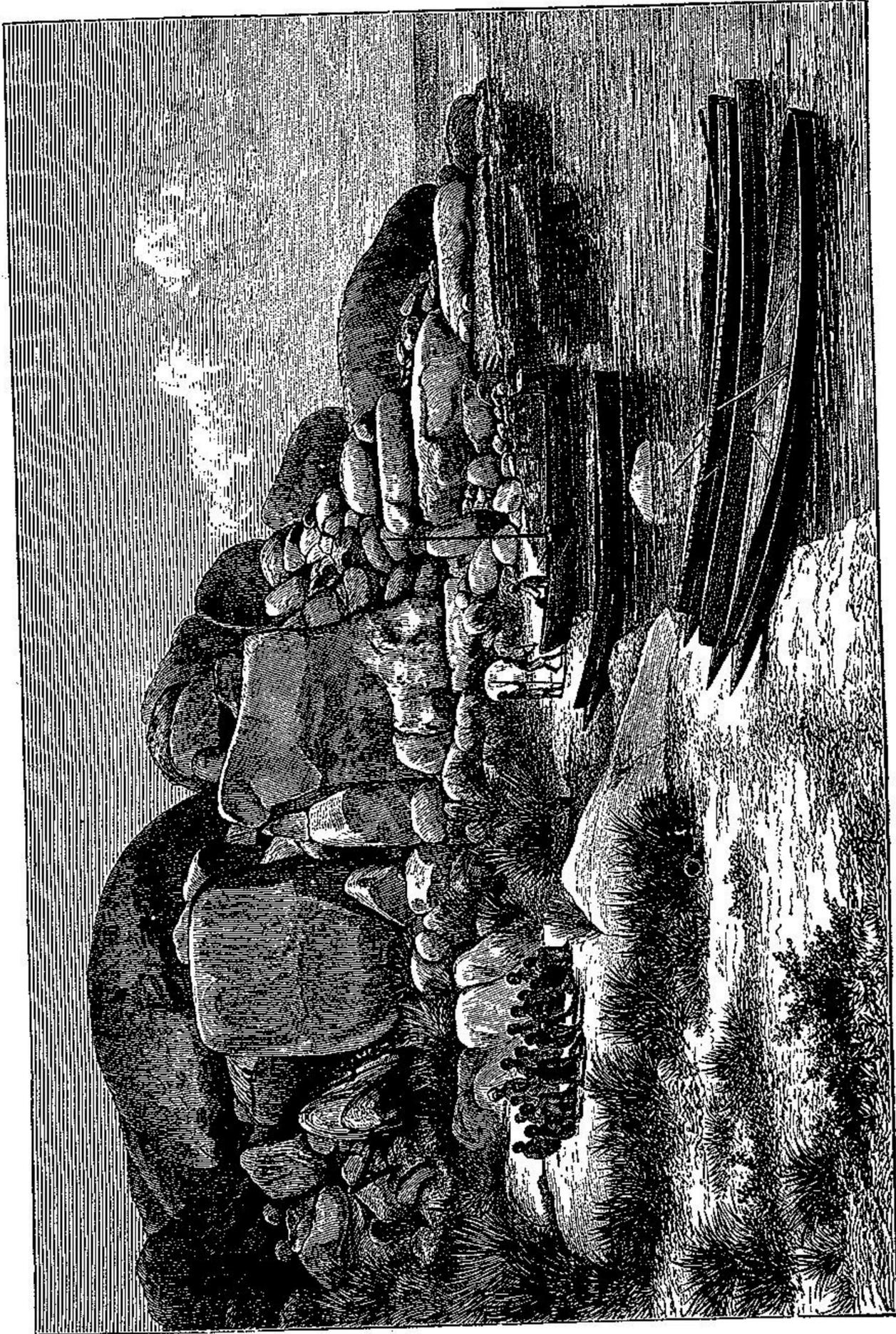
Du fétichisme à l'idolâtrie, le pas est vite franchi. Cailloux, coquillages,



P. Maes, Éditeur Bruxelles

Imp. A. Mertens Bruxelles

SORCIER



LE CONGO PRÈS DE MANYANGA-NORD.

pruneaux, morceaux de bois, revêtent, sous le couteau, des formes humaines auxquelles le nègre babouenné ou baccé attribue des sentiments et des mobiles humains.

D'innombrables idoles abondent ainsi dans ces parages. Partout, aux portes des huttes, sur les places publiques, attachés au corps des nègres et des négresses, pullulent les *m'kissi* (idoles).

Depuis les pieux dont l'extrémité est taillée en forme de tête d'homme, jusqu'à la cuiller en bois sculpté essayant de représenter une créature mâle ou femelle; depuis la simple tête à clous, jusqu'à la statuette compliquée, spécialement adorée par les jeunes mères et figurant une négresse tenant son rejeton sous le bras; de la tabatière au couvercle découpé, à la pipe au fourneau sculpté, ces idoles passent par toutes les tailles et sont propres à tous les usages : manger, fumer, boire, tirer à la cible, etc., etc. (Leur simple nomenclature exigerait un catalogue spécial dont le numérotage atteindrait un nombre voisin de *l'infini positif*).

Ces païens-là n'ont pas de temple. Leurs pratiques religieuses publiques consistent, comme nous l'avons vu, à assister en spectateurs convaincus aux jongleries diverses des sorciers.

L'institution des sorciers est toute-puissante dans le district de Manyanga. Le pouvoir des makokos s'efface devant l'immense crédit, la domination, la tyrannie que peuvent exercer les sorciers : fonctionnaires cumulards, à la fois exorcistes, devins, médecins, juges.

Un nègre casse-t-il sa pipe d'iamba dans des circonstances particulières, les poules refusent-elles de couvrir à la saison, les sauterelles dévorent-elles la récolte, la dysenterie sévit-elle dans la contrée, un homme libre, jeune ou septuagénaire, vient-il à mourir, un étranger de couleur rare sous ces latitudes traverse-t-il le district, en un mot des accidents, des calamités de toute nature, des événements qui passeraient inaperçus dans tout pays civilisé, la maladie, la mort, rompent-ils la monotonie habituelle de l'existence de ces tribus : Babouenné et Baccé estiment que tout cela est dû soit à la colère des esprits, provoquée par un acte imprudent, soit aux maléices d'un ennemi qui a abusé ainsi de son pouvoir sur lesdits esprits. La parole est au sorcier; ce dernier joue un double rôle : il consulte, invoque et calme les esprits; il recherche et dénonce à la vindicte publique l'auteur ou les auteurs des maléices.

Inutile d'ajouter que l'exorciste, trop fourbe pour compromettre sa réputation, trouve toujours un innocent, un être quelconque à accuser de tel ou tel méfait.

L'accusé est alors soumis à des épreuves grotesques, qui rappellent le

jugement de Dieu du moyen âge. Chez les Babouendé, on l'oblige à avaler une décoction de poison préparée par le sorcier; s'il la rejette, fait très rare, il est déclaré innocent; dans le cas contraire, il est empalé prestement par les témoins de la scène; son cadavre est ensuite brûlé.

Chez les Baccessé, on oblige l'accusé à prendre un anneau jeté par le sorcier dans de l'huile bouillante; si sa main porte des traces de brûlure après cette opération, on le flambe immédiatement sur un bûcher improvisé.

Des deux côtés du fleuve, les procédés se valent. Nègres puissants ou esclaves vulgaires sont soumis, au gré de la foule, à subir, le cas échéant, ces mêmes ordalies.

On les applique aussi à la découverte des voleurs, des criminels de toutes catégories. C'est là une apparence de justice; mais il ne faut pas oublier que la balance de Thémis est aux mains d'un juge, d'un sorcier avec qui il est des accommodements.

Néanmoins ce juge n'est pas inviolable, et s'il n'a pas satisfait son public, s'il est lui-même accusé, soit d'impuissance, soit d'ensorcellement, on le maltraite dans le premier cas, on le massacre dans le second, après l'avoir soumis aux épreuves qu'il appliquait si généreusement aux autres.

En général, il existe dans le district de Manyanga un sorcier officiel par village. Mais, au besoin, tous les individus prédisposés à l'extase ou à l'hystérie sont aptes à servir de doublures au sorcier attitré. D'autres, par goût, par tempérament et par cupidité, s'improvisent sorciers ambulants et colportent de hutte en hutte, de village en village, des fétiches, des amulettes et des ballots de drogues enchantées.

Nous rapporterons dans un prochain chapitre une anecdote relative au sorcier-médecin de Manyanga, afin de mettre nos lecteurs à même de se faire une opinion sur les agissements de ce praticien.

La présente digression ethnographique nous a éloignés de Harou qui, après sa victoire sur les hippopotames, avait repris la direction des travaux de défense de la station.

Ces fortifications étaient nécessaires, eu égard aux convictions fétichistes des indigènes doublées d'un tempérament batailleur.

Fréquemment, de village à village, la guerre est déclarée pour le moindre motif; elle dure souvent de longs mois. Les ennemis armés de fusils à pierre, dont la garde est protégée par un morceau de peau de singe, tirent à des distances telles que le nombre des morts ne dépasse jamais la paire.

Dans les derniers jours d'août, Harou fut appelé à remplir le rôle de

médiateur entre deux camps formés par la population d'un même village.

L'objet de la querelle était des plus futiles, comme toujours.

C'était l'époque où les indigènes mettent le feu aux herbes séchées sur leurs racines, sous le prétexte, fondé d'ailleurs, de fertiliser les terres et d'obtenir plus tard des gazons plus épais.

Une négresse de Ngoyo, qui se trouvait dans un état intéressant, rêvait un soir aux abords du village. Jeune esclave achetée récemment par un indigène de la localité, elle avait escorté son bon maître sur la route de Manyanga. Puis au retour, lassée de la course, elle s'était assise au bord du sentier, pour suivre du regard la silhouette du partant, qui allait s'amoin-drissant à l'horizon, et songer à l'avenir.

La future mère était presque belle; sa chevelure longue et oncée, soignée et peignée avec une évidente recherche, ses yeux de braise ardente, teintés de blanc aux bords des paupières, ce qui leur donnait un certain regard velouté, profond, voluptueux, ses mains soigneusement entretenues, dénotaient une origine lointaine des bords du Congo... Peut-être était-ce une moresque, échappée d'un harem de la côte orientale et amenée d'étape en étape, sous le fouet des traitants, jusqu'au village de Ngoyo.

Au rebours des négresses indigènes, la jeune femme étrangère, chez qui l'art de plaire était chose connue, avait su s'attirer des sympathies nombreuses parmi les noirs camarades de son maître, fort respectueux envers le sexe faible.

Son seigneur s'en allait pour rejoindre une caravane en destination du mpoutou. Il avait été bienveillant pour son esclave; maintenant, il l'abandonnait... Que deviendrait-elle? A qui vouerait-elle ses soins, son attachement, son travail désormais? A Ngoyo, bien des marchands d'arachides voudraient probablement l'acheter... qui sait?...

Elle rêvait ainsi, la pauvre délaissée, sans s'inquiéter de l'heure qui s'en-volait, sans voir que l'horizon de pourpre entraînait avec lui les derniers rayons de clarté...

Soudain, autour d'elle, des flammes s'élancent, comme autant de serpents, ondulant à travers les fougères, les graminées, les herbes desséchées... Affolée, l'esclave se lève en jetant des cris d'effroi... Le pays est en feu; au gré des caprices de la brise, et des sinuosités des massifs herbacés, les flammes s'avancent, se tordent, gagnent les crêtes des collines, serpentent à travers les vallées, dégagent des nuages épais d'une fumée âcre et blanchâtre.

Ce spectacle avait terrifié l'étrangère. A ses cris, des noirs de Ngoyo sont accourus. Ils l'ont interrogée, l'ont calmée, en la reconduisant au village.

L'un d'eux, personnage influent, qui avait déjà cinq épouses, l'a hébergée dans son chimbeck.

Toute la nuit l'esclave fut en proie à des douleurs aiguës. Le lendemain matin, elle était avant, le terme, délivrée de son embonpoint.

Quel tapage ce simple événement occasionne à Ngoyo !

L'hôte impromptu de la malade attribue aux noirs villageois qui avaient mis le feu aux herbes le dénouement douloureux du mal de l'étrangère. Les alliés nombreux du polygame, ses amis les marchands d'arachides, s'ameutent, injurient et frappent les nègres cultivateurs qui avaient causé un soi-disant maléfice.

Les cultivateurs s'irritent, prennent les armes, et font parler la poudre... Les marchands d'arachides répondent de la même façon.

Des courriers portent en toute hâte, au marché de Manyanga, la nouvelle de la déclaration de guerre et du premier combat de Ngoyo, avec le récit agrémenté d'additions fantaisistes des causes qui les ont amenés.

Le makoko du district, partisan de laisser chacun laver son linge sale en famille, refuse de s'immiscer dans la querelle des voisins.

Cependant, au cours d'une visite au chef de la station, le roitelet communique à Harou les renseignements circonstanciés et amplifiés sur la guerre de Ngoyo.

On se massacre, on s'égorge, les huttes sont pillées, détruites, incendiées, raconte en s'animant le makoko. Probablement la population du district ne tardera pas à s'émouvoir, à prendre fait et cause pour l'un ou l'autre camp des belligérants. Un conflit général ensanglantera, ruinera la contrée. Le grand marché de Manyanga sera délaissé..., etc., etc.

Empêcher l'effusion du sang, éviter les horreurs d'une guerre civile, faire cesser les hostilités entreprises pour un motif moins que puéril, — il s'agissait d'un accouchement prématuré, — tel était le devoir d'un homme commandant une des stations civilisatrices fondées par le Comité.

Harou, sans hésiter, comprit et accepta le rôle de pacificateur, de médiateur.

Il rassembla sa garnison noire au son d'un semblant de tocsin, en frappant sur un gong de bronze qui servait d'habitude à régler l'emploi de la journée des travailleurs. Zanzibarites, Krouboys, Kabindas, Kroomen, furent instruits du rôle qu'ils devaient jouer.

On allait leur distribuer des armes et des cartouches, mais ce n'était point pour combattre. Ralliés à l'étendard bleu porté par le lieutenant, ils marcheraient sur Ngoyo, détourneraient par une salve bruyante l'attention

des combattants, et se jetteraient entre eux aussitôt en dansant et en chantant des refrains d'allégresse.

Ce programme fut exécuté en partie, non entièrement, en raison de l'espace qui séparait les belligérants de Ngoyo.

Arrivé près du soi-disant champ de carnage, Harou fut stupéfait en voyant debout les huttes du village. Ngoyo était désert et ne paraissait nullement avoir été pillé.

Non loin du groupe des cabanes, une gorge formée par des collines basses aux arbres rabougris portait des traces d'incendie; mais les monceaux, les amas de cendres d'où s'échappaient encore quelques étincelles, étaient les résidus des herbacées brûlées. Des deux flancs opposés qui constituaient la gorge, les natifs de Ngoyo, abrités par des bancs de rochers ou par des fourrés de broussailles, étaient censés se livrer un combat. Par intervalles irréguliers, on voyait de part et d'autre émerger derrière un roc une tête de noir, puis deux bras tenant un fusil, mettant en joue, le coup partait dans le vide.

La distance entre les deux hauteurs était telle que les projectiles, fragments de cuivre ou de fer lancés par les iusils à silex des combattants, allaient se perdre dans les foyers mal éteints sur le sol intermédiaire.

Harou et sa noire cohorte escaladèrent au pas de charge l'une des collines occupées, et s'arrêtèrent devant le rassemblement des marchands d'arachides de Ngoyo.

L'instigateur de la querelle, celui qui avait recueilli la jeune esclave et qui depuis soutenait par ses hâbleries l'animosité, l'ardeur au combat de ses égaux, comptait au premier rang des indigènes ahuris par la brusque intervention de la garnison de Manyanga.

« Êtes-vous des amis venus pour nous aider à combattre les cultivateurs dont les maléfices ont exercé sur ma belle esclave une influence funeste? »

— Nous sommes des amis, traduit l'interprète de Harou. Nous désirons connaître vos griefs contre vos frères, et marcher avec vous contre eux s'ils sont réellement coupables. »

Le chef indigène de Ngoyo, qui se trouvait du côté des marchands d'arachides, côté des riches, des gros bonnets, prit alors la parole.

Il rappela qu'il avait assisté à la palabre d'inauguration de la station de Manyanga, il cita les phrases pronostiquées à cette même époque par le sorcier à la ceinture bleue.

« La présence du mundelé parmi nous assurera notre victoire, les cultivateurs maléficiels seront exterminés. »

On n'a pas oublié, en effet, que le sorcier de Manyanga, attaché à l'arrivée.

des blancs les plus favorables influences, entre autres le don de faire triompher dans la guerre la tribu au milieu de laquelle ils se trouveraient.

« Il n'en sera pas ainsi, répondit Harou ; si vous persistez à vous battre sans me faire connaître le motif de vos discussions et ce que vous comptez exiger des ennemis, j'invoque contre vous les m'kissi, je vous retire ma protection. »

A cette déclaration, des murmures, des grognements, de sourdes rumeurs se firent entendre... Après de longues minutes d'hésitation, de consultations entre notables, le chef de Ngoyo essaya de donner des explications satisfaisantes au sujet de la querelle pendante.

Elles furent à tour de rôle habilement réfutées par l'officier.

Au cours de cette palabra (le mot est traditionnel), les cultivateurs avaient cessé le feu ; réunis par petits groupes, on les voyait gesticuler en regardant attentivement ce qui se passait chez leurs ennemis. Bientôt ils se réunirent et s'apprêtèrent à rejoindre la colline opposée : ils avaient distingué les faisceaux de lances fichées en terre par les marchands d'arachides, sur l'ordre de leur chef.

La médiation de Harou fut efficace. La palabra improvisée, dès que les belligérants furent en présence, amena la conclusion désirée par le lieutenant : la paix fut scellée selon l'usage.

Cultivateurs et marchands d'arachides regagnèrent Ngoyo, confondus, réunis dans le même cortège que guidait Harou et ses hommes.

Au village, le malafou, les chants, les danses, les improvisations rythmées à la louange du chef blanc, firent les frais d'une réconciliation tapageuse.

Le soir, la garnison de Manyanga déposait les armes dans l'arsenal de la station.

Harou, satisfait, fier de l'emploi de sa journée, amenait au sommet de la hampe le drapeau bleu du Comité d'études, symbole irrécusable désormais d'une œuvre réellement salutaire pour les indigènes des rives du Congo.

Quelques jours plus tard, sur la berge opposée, le lieutenant pouvait distinguer, à l'aide d'une longue-vue, un étendard semblable à celui qu'il avait si noblement servi.

L'Allemand Lindner, parti de Mpakambendi, était parvenu sur la rive gauche à acquérir, au nom de la Société internationale, l'emplacement d'une station nouvelle appelée Manyanga-sud.

